

Au Grand Théâtre de Luxembourg

Un miroir coloré de la comédie humaine

L'Opéra Comique présente «Béatrice et Bénédicte» d'Hector Berlioz

PAR HILDA VAN HEEL

Vivacité, mouvement, couleurs musicales contrastées et décors somptueux qui soulignent l'action avec style et fantaisie: «Béatrice et Bénédicte» d'Hector Berlioz, une production de l'Opéra comique en coproduction avec le Grand Théâtre de Luxembourg, offrait un mélange de scènes burlesques et de moments délicieux d'une fraîcheur émotionnelle pleine de finesse.

Hector Berlioz n'est inspiré de «Much Ado About Nothing» de Shakespeare pour le livret de son opéra. C'est cependant bien l'esprit de Berlioz que l'on y percevait à chaque instant, un esprit débordant de fantaisie, qui reliait le lyrisme au grotesque, le sensible au caustique avec ce sens incomparable du théâtre musical qui réussit à donner un relief étonnant à la partition orchestrale dirigée avec une conviction passionnée par Emmanuel Krivine à la tête de l'OPL. Le lien avec Shakespeare, - l'inspiration shakespearienne est une constante dans la vie de Berlioz - trouvait réalité et présence dans le personnage du narrateur anglais, meneur du jeu de marionnettes omniprésent (Bob Goody), qui intervenait avec légèreté, verve et humour. L'action se passe au XVI^e siècle, à Messine en Sicile, sur fond d'épopée

guerrière, une victoire sur les Maures qui se reflète dans les décors (Dick Bird): armures, heaumes, puissantes têtes de marionnettes représentant les chevaliers combattants dans une salle d'une demeure baroque fantaisiste, forment le cadre d'une agitation amoureuse burlesque et pleine de contradictions, où triompheront finalement les sentiments.

Les voix jeunes et fraîches des chanteurs s'élançaient avec fougue, le chœur «Les éléments», nuancé, gracieux et expressif, contribuait au plaisir des yeux et des oreilles.

Équilibre

L'opéra se déroule dans un «castelet», cadre d'un théâtre de marionnettes. Le metteur en scène Dan Jemett donne ainsi une perspective originale, plus «mécanique» aux rododromes sentimentales, aux défis et moqueries des deux personnages principaux. Car Béatrice et Bénédicte semblent s'exécuter et détester le mariage, mais finissent par découvrir que leur aversion n'est sans doute qu'une crainte d'aimer... Ils finiront par se l'avouer, et se marieront à la fin de l'opéra, se joignant au couple formé par Héro et Claudio.

Dans le rôle de Béatrice, Christine Rice, belle voix pure et rayonnante émet dans l'air «Il m'en souvient»,

Bénédicte, ténor à la belle hauteur, se montra vif et enthousiaste dans le rondo «Ah, je vais l'aimer».

Le couple formé par Héro (Aylsh Tynan) et Claudio (Edwin Crossley-Mercer) incarne l'harmonie amoureuse; l'air de Héro «Je vais le voir», mélodieux et pur, enchante par sa finesse. Les duos et trios plaisaient par leur vivacité et leur charme. On se rappellera le duo de Héro et Ursule: «Fraîche caresse», d'un charme mozartien, à la fin du premier acte, et le trio magique qui réunit Héro, Béatrice et Ursule (Elodie Méchain): «Et ton époux restera ton amant» qui chante les joies de l'amour.

L'opéra réalise un équilibre réussi entre lyrisme et charge comique; les personnages bouffons, bien campés, jouaient avec verve. Le maître de musique Somarone (Michel Trempont), amusait par ses indications cocasses, les passages dansés évoquaient le mouvement légèrement saccadé des marionnettes. «Béatrice et Bénédicte», dont la première eut lieu à Baden-Baden en 1862, a trouvé une mise en scène qui captive aujourd'hui: cet opéra plein de contrastes invite au plaisir musical sans nuages, au rire et à la réflexion.

Encore joué le 5 février à 20 heures. Réservation des places au tél. 47 08 95-1.



L'opéra se déroule dans un «castelet», cadre d'un théâtre de marionnettes.

(PHOTO: GRAND THÉÂTRE)

615.000 visiteurs en sept mois

Bilan 2010 positif pour le Centre Pompidou-Metz

Metz. Le Centre Pompidou-Metz (CPM) a enregistré 615.000 visiteurs en 2010, a annoncé hier Hélène Guénin, responsable-adjointe de la programmation de ce nouveau musée mis en service en mai.

«Ce chiffre de fréquentation est absolument exceptionnel et ne devrait pas être atteint ni en 2011, ni même en 2012», a ajouté Mme Guénin en expliquant ce «record» par la curiosité que la nouvelle institution culturelle a suscitée lors de sa première année d'ouverture.

A l'inauguration du CPM par Nicolas Sarkozy, le 11 mai 2010, son

directeur, Laurent Le Bon s'était montré prudent sur les prévisions de fréquentation en anticipant entre 200 et 250.000 visiteurs en année pleine. «En sept mois, nous avons rempli trois fois l'objectif», s'est félicitée Mme Guénin devant le Club de la presse de Metz.

Conçu par le Japonais Shigeru Ban et le Français Jean de Gastines, le CPM a proposé jusqu'au 17 janvier plus de 700 chefs-d'œuvre de Matisse, Picasso, Kandinsky, Miro ou Léger, prêts pour l'essentiel par le Centre Pompidou de Paris. Autre surprise soulignée par Mme Guénin:

le public est venu à plus de 80% de la «grande région», Lorraine et Luxembourg mais aussi du sud de la Belgique et de l'Allemagne. «Nous avons recensé une majorité de Lorrains, environ 60%», a-t-elle encore dit en soulignant l'«ancrage local» du CPM qui démontrent ces chiffres. Le CPM n'a pas de collections permanentes mais peut puiser dans celles de sa maison mère parisienne. En 2011, le musée doit accueillir en mai le peintre et sculpteur Daniel Buren et, en octobre, les designers Ronan et Erwan Bouroullec. (AFP)

Une

Une expo

PAR MIREILLE PETITGENÉT

La qualité plastique et esthétique perceptible à travers les différentes recherches formelles entreprises par Iva Mrazkova atteste de sa pleine maturité. Installée depuis 1989 au Grand-Duché, elle apparaît comme une figure incontournable du paysage artistique luxembourgeois. Cette exposition intitulée «Dvë na druhou» est à découvrir au «Mierscher Kulturhaus» jusqu'au 28 février. Le public pourra y apprécier la richesse d'un travail qui ne cesse d'explorer et d'expérimenter les possibilités qu'offrent la matière, la surface et l'espace.

D'origine tchèque, Iva Mrazkova nous emmène au fil de ses œuvres à découvrir un univers particulier fait de souvenirs, de poésie et d'émotions. Un monde bien à elle où des éléments informels, géométriques et figuratifs, aux couleurs retenues, se côtoient et s'assemblent dans un tout harmonieux. A la fois peintre, sculpteur et illustratrice, Iva Mrazkova n'hésite pas à ouvrir son travail et sa démarche plastique vers d'autres disciplines. Elle confiera: «J'aime toucher à tout, cela fait partie de mon enrichissement personnel (...) Mon évolution dans le travail se voit à travers les différents corps de métiers auxquels je touche, le tout modelé en fonction de ma réflexion sur la surface et l'espace».

L'ensemble des œuvres présentées à la Mierscher Kulturhaus forme une unité du point de vue chromatique. Les couleurs gris, bleu, rouge, noir, brun ou rouille s'enchaînent et se recourent à la manière des fils du tissage. Des fils qui assurent le lien entre les œuvres, non seulement dans le tissage même des toiles mais également dans l'utilisation d'une corde pour l'installation «Zusammenspiel», et l'emploi abondant de la ligne.

Iva Mrazkova pense sa peinture comme des sculptures en donnant de l'espace aux œuvres. Le fil, la



Iva Mrazkova poursuit inlassablement sa

ligne, le trait mais aussi la courbe parviennent par des jeux de superposition, d'entrelacement et de croisement à creuser la surface de la toile en profondeur. Dans son art, l'artiste est constamment en mouvement, toujours sur le fil. Ce fil tendu entre rêve et réalité, technique ancienne et approche nouvelle mais aussi entre la deuxième et la troisième dimension.

Rien d'aléatoire

Iva Mrazkova aime s'exprimer par thèmes, par séries et par cycles comme pour son carnet de

Fragments

Christiane Schmit recueille les

PAR NATHALIE BECKER

Passages, lisières, métamorphoses, saisons, gangues, matrices, cocons, graines, peaux sont parmi d'autres les thèmes récurrents qui affleurent à la contemplation des œuvres de Christiane Schmit actuellement dévoilées à la galerie Armand Gaasch à Dudelange.

L'artiste, membre du Cercle artistique de Luxembourg, nous propose une peinture faite de fusions, de juxtapositions, de scarifications, d'éléments en rapporté dans une matière soutenue où se lisent les traces de l'outil comme autant d'empreintes du temps et de la vie.

Cependant, dans cette production qui s'inscrit dans la lignée de l'art informel, rien ne semble aléatoire. Le geste, comme les fragments de matière, les recouvrements, les froissés semblent pensés, mûris, positionnés

avec science. Seules, les empreintes nous apparaissent comme la traduction directe des émotions de Christiane Schmit. Elles sont l'expression de son besoin de saisir l'élémentaire, l'impalpable et l'éphémère.

La toile nue alors en une sorte de surface pariétale sur laquelle l'artiste inscrit son approche des êtres et du monde. Souvent, le motif d'une fenêtre, d'une ouverture se dessine dans la composition et s'affiche comme une frontière entre deux mondes: la réalité saisie et vue, et celle fantasmée par l'artiste. Cette approche contemplative, Christiane Schmit nous la révèle dans un jeu de détours, de haltes et d'étapes qui est celui de son travail sur la matière. Ainsi, elle palpe, scarie, peigne la couleur aux tonalités ocre, terreuses et crayonnées en l'émaillant çà et là, de traces, d'accidents et de signes. La surface des toiles de l'artiste se lit

Mierscher Kulturhaus

histoire de liens

sition rétrospective de l'oeuvre d'Iva Mrazkova



réflexion sur la surface et sur l'espace.

(PHOTO: CHARLES REISER)

voyage. A la fois conceptuels et structurés, ses tableaux mettent en scène des espaces architecturés aux lignes floues et à la géométrie incertaine. Les couleurs sont appliquées en surface. Un travail qui se fait progressivement - par couches successives -, qui permet à l'artiste de jouer librement des effets que peuvent lui procurer la profondeur et le plan, le visible et le caché.

Par une approche poétique et très graphique, Iva Mrazkova essaye de rendre compte de ses émotions. Ses oeuvres semblent naître de son quotidien et de son lien entre ses deux

mondes: la Tchéquie et le Luxembourg. Un quotidien qu'elle décline en monotypes à travers les «Réalités»: sortes de boîtiers aux couleurs sombres en verre sablé et collage, dans lesquels elle laisse vibrer le papier. Tout son travail s'apparente à un espace de jeu, à un lieu des possibles où les extrêmes ne cessent de se répondre: rigueur et indéfini, figuration et abstraction, transparence et opacité, ombre et lumière, profondeur et surface, plan et relief, poids et légèreté, équilibre et déséquilibre. Proches des dessins d'enfant, voire des arts cinétiques,

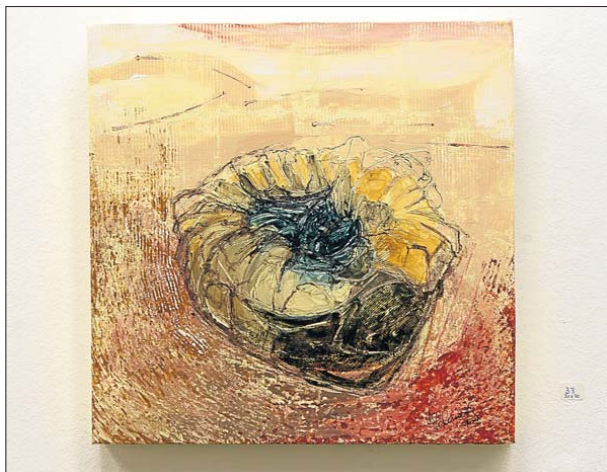
les formes simples et stylisées agencées par l'artiste, possèdent un aspect quelque peu ludique.

Il est étonnant de constater le pouvoir de fascination que parviennent à exercer certaines oeuvres. En effet, notre regard semble pris dans le doux piège d'une mise en scène. Rien n'est aléatoire, tout est savamment étudié et disposé comme pour mieux retarder notre retour à la réalité.

Jusqu'au 28 février au Mierscher Kulturhaus 53, rue G-D Charlotte à Mersch. Du lundi au vendredi de 14 à 18 heures et sur rendez-vous. Tél. 26 32 43-1.

de vie et d'émotions

empreintes de l'éphémère à la galerie Armand Gaasch



La surface des toiles de l'artiste se lit alors comme une peau qui avouerait son identité.

(PHOTO: LEX KLEREN)

alors comme une peau qui avouerait son identité, ses rides, ses cicatrices, les outrages du temps que le geste pictural fige.

Ailleurs, suspendus aux cimaises de la galerie, d'étranges cocons nous interpellent. Il s'agit de toiles empaquetées, vigoureusement ficelées qui résonnent à notre imaginaire comme une gangue dans laquelle Christiane Schmit préserverait l'éphémère en germination tout en en faisant offrande alors que les ligatures, tel un cordon spirituel, le relieraient encore aux tréfonds de l'artiste. En somme, ces «Empreintes» sont l'écriture intime de Christiane Schmit, des bribes d'un regard sur l'existence et ses mystères, des interrogations également traduites avec poésie.

Jusqu'au 13 février, galerie Armand Gaasch, 5 rue du Commerce à Dudelange. Ouvert du mercredi au dimanche de 14h30 à 18h30.



Goodbye Glamour

Peter Thorau entmythiisier Lawrence von Arabien

VON HENNING KNIESCHKE

Bemerkenswert, in welchem Ausmaß wir alle in ursprünglich britischen Fantasiewelten des 20. Jahrhunderts leben, oder? Nennen wir nur den „Herr der Ringe“, „Harry Potter“ oder Herrn James Bond (Nein, nicht „Euro-Bond“!). Wirklich passend finden wir unsere Kostüme für erträumte Entscheidungsschlachten zwischen Gut und Böse offenbar nur dann, wenn sie auf der Insel maßgeschneidert wurden.

Der klassische britische Held für mythische Bewältigung von Wirren und Gemetzel des Nahen Ostens ist „Lawrence von Arabien“ - Cineasten bekannt aufgrund des oscarbehäuferten gleichnamigen Films David Leans, der auf dem 1926 erschienenen Erinnerungswälzer „Seven Pillars of Wisdom“ beruhte. Dessen Autor Thomas Edward Lawrence (1888-1935), Hauptfigur der Leinwandpracht, hat Peter Thorau eine unterhaltsame Biografie gewidmet, die einen schillernden Kolonialkrieger in seine historischen Zeitumstände einzurahmen weiß.

Das Buch lässt sich auch als lehrreiche Kurzeinführung in die Geschichte des Nahen Ostens bis in die dreißiger Jahre lesen. Insbesondere werden wir anfangs, unterstützt durch ausgezeichnete historische Karten, über die Geschichte des Osmanischen Imperiums aufgeklärt: 1913 noch gehörten Damaskus, Jerusalem, Mekka und Bagdad zum türkischen Reich im Vorderen Orient.

Imperiale Schauspielkunst

Als die Türken im Oktober 1914 an der Seite u. a. Deutschlands in den I. Weltkrieg eintreten, wird Ägypten automatisch für die Briten zum Frontstaat und kurzerhand zum britischen Protektorat erklärt. Dorthin wird Lawrence, der bisher als Archäologe und Erforscher von Kreuzritterburgen den Nahen Osten durchstreift hatte, als Neugehöriger des britischen Nachrichtendienstes versetzt. Im Verlauf des Krieges gelingt es ihm, das Vertrauen arabischer Beduinenfürsten



zu gewinnen und deren Guerillakämpfen gegen die Türken motivierend, zuweilen teilnehmend beizustehen.

Der glänzende Schriftsteller und Philologe Lawrence beschreibt diese zuweilen grauenvollen Aktivitäten in den erwähnten Memoiren. Thorau nun gelingt es überzeugend, hinter den Wahrheitsgehalt vieler Selbstbeschreibungen ein Fragezeichen zu setzen. Damit wird eine Heldenpersönlichkeit sichtbar, die schon britische Vorgesetzte zuweilen als „Schlitzohr mit einem Anflug von Genie“, aber eben auch als „komische[n] Knirps“ oder „wichtig-tuerischen jungen Esel“ charakterisieren. Der physisch ungemein zähe Lawrence zeigte Hochbegabung für Schauspielkunst und, eigenen Auskünften zufolge, für das Lügen; allesamt nützliche Fertigkeiten beim kriegerischen Eintreten - Thorau schildert u. a. die „Dritte Gazaschlacht“ (1917)! - für überspannte Imperien. Sobald der Krieg vorüber ist und er bei diplomatischen Verhandlungen nicht mehr im Beduinenkostüm auftritt, verliert Lawrence, einem Kameraden zufolge, jeden vertretbaren „Glamour“. Dafür wird er dann zum Mythos.

Peter Thorau: „Lawrence von Arabien: Ein Mann und seine Zeit“. Beck, 224 Seiten, ISBN: 978-3406060274

Le Grand-Duché «en Scène» à Paris

Trois ambassadrices de la création luxembourgeoise

Pour la deuxième édition de la manifestation «Luxembourg en Scène!» organisée à L'Entrepôt (Paris 14^e), ce sont des artistes femmes qui cette année seront à l'honneur.

Trois femmes en effet représenteront la création «Made in Luxembourg» au cours de trois soirées les 8, 9 et 10 février prochains: la réalisatrice Bady Minck, Claudine Muno & the Luna Boots (concert) et Anise Koltz, dont la séance de lecture sera introduite par la poétesse Marie-Claire Bancquart.

Cette manifestation, organisée en partenariat avec L'Entrepôt et avec le soutien du ministère de la Culture, s'insère dans le cadre du programme de la Mission culturelle du Luxembourg en France.

www.lentrepot.fr



La réalisatrice Bady Minck sera du voyage à Paris. (PHOTO: A. ANTONY)